

The background of the page is a soft-focus image of numerous colorful Easter eggs in shades of blue, green, yellow, pink, and purple. On the left side, there is a vertical strip showing a closer view of several eggs.

**Regarder le monde / Inventer des mondes**

**Visions poétiques du monde**

# **LA MER : DU REGARD A LA VISION**

ANTHOLOGIE  
POETES DES XIXe et XXe SIECLES

Classe de 3 PREPAPRO

2016

*Bruno Girard, Inspecteur de l'éducation  
nationale  
Académie de Versailles*

## Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir

Quels sont ces bruits sourds ?  
 Ecoutez vers l'onde  
 Cette voix profonde  
 Qui pleure toujours  
 Et qui toujours gronde,  
 Quoiqu'un son plus clair  
 Parfois l'interrompe... -  
 Le vent de la mer  
 Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir !  
 N'est-ce pas, mon hôte ?  
 Là-bas, à la côte,  
 Le ciel est bien noir,  
 La mer est bien haute !  
 On dirait l'hiver ;  
 Parfois on s'y trompe... -  
 Le vent de la mer  
 Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !  
 Au loin, dans cette ombre  
 Sur la nef qui sombre,  
 Que de bras tendus  
 Vers la terre sombre !  
 Pas d'ancre de fer  
 Que le flot ne rompe. -  
 Le vent de la mer  
 Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents !  
 Le vent dans la voile  
 Déchire la toile  
 Comme avec les dents !  
 Là-haut pas d'étoile !  
 L'un lutte avec l'air,  
 L'autre est à la pompe. -  
 Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu  
Que le nocher rêve,  
Quand le flot s'élève,  
Chandelier que Dieu  
Pose sur la grève,  
Phare au rouge éclair  
Que la brume estompe ! -  
Le vent de la mer  
Souffle dans sa trompe.

**Victor Hugo, *Les voix intérieures***



## L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

**Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal***



Océan

Divinité de houles et de houles sur des gouffres et des gouffres,  
Irascible énergie à la voix de cornoc,  
Monstre glauque, semblable à quelque énorme gueule de baudroie suivie d'une incommensurable  
queue de congre,  
Masse mouvante avec, pour âme, cette lame sourde jaillissant en lave d'un puits abyssal,  
Époux de la Tempête aux griffes de noroît et cheveux de suroît,  
Génie double qui souque ta victime entre vent-arrière et vent-debout,  
Démon de verre cassant des vaisseaux comme on casse des noix,  
Ogre aux dents de récif qui croque des tas d'hommes comme sur la terre nous croquons des pommes,  
Nappe d'orgie sur quoi les flottilles sont les friandises, les escadres les gigots,  
Insondable estomac où se digèrent les naufrages dont les épaves rares sur les flots figurent les os,  
Diaphragme innombrable au muscle soulevé depuis les tréfonds inconnus jusqu'à l'éclair des nues,  
Jungle liquide des sautes-de-vent accouplées aux brisants,  
Harpagonie de trésors engloutis,  
Joute des aventures d'or et des squales d'acier,  
Cimetière dansant où les péris se heurtent, l'alliance au doigt,  
Farouche pêle-mêle où tout se trouve - sauf un cœur,

Océan...

**Saint-Pol-Roux, *Prières à l'océan* in *De la colombe au corbeau par le paon***



## Marine

Palpité sous l'œil  
De la lune en deuil  
Et palpité encore,

Tandis qu'un éclair  
Brutal et sinistre  
Fend le ciel de bistre  
D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame,  
En bonds convulsifs,  
Le long des récifs  
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,  
Où l'ouragan erre,  
Rugit le tonnerre  
Formidablement.

**Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*, section *eaux-fortes***



## A l'horizon

J'ai encore souvenance de ces navires,  
Voilures chahutées par de fiers aquilons,  
Éthers qui enjôlaient l'ivresse de ces sbires ;  
Ces marins râblés, l'épiderme macaron.  
– J'ai encore souvenance de ces navires...

Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent  
Tant de véhémence – Tephillim tympanon  
Qu'en finalité létale elles se fendirent  
Et délivrèrent aux océans leurs cargaisons.  
– Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent...

Les terribles aventures des longs gréements,  
Aujourd'hui résonnent fort et comme un airain ;  
Fabuleux voyages aux propos captivants  
En mon esprit agité – un sang de mutin.  
– Les terribles aventures des longs gréements...

Vois ! A l'horizon se profilent les chalands,  
Vierges sacrifiées à de pénibles destins.  
Aussi on devine dans les nuages blancs  
Quelques équipages le mouchoir à la main.  
– Lors, à l'horizon se profilent les chalands...

J'ai encore souvenance de ces navires :  
Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent  
Les terribles aventures des longs gréements ;  
Vois ! A l'horizon se profilent les chalands.

**Didier Sicchia, *La rhétorique de l'ineffable***



## Adieux à la mer

Murmure autour de ma nacelle,  
Douce mer dont les flots chéris,  
Ainsi qu'une amante fidèle,  
Jettent une plainte éternelle  
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde.  
A l'heure où du haut du rocher  
L'oranger, la vigne féconde,  
Versent sur ta vague profonde  
Une ombre propice au nocher !

Souvent, dans ma barque sans rame,  
Me confiant à ton amour,  
Comme pour assoupir mon âme,  
Je ferme au branle de ta lame  
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile  
Dont on laisse flotter le mors,  
Toujours, vers quelque frais asile,  
Tu pousses ma barque fragile  
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,  
Berce pour la dernière fois,  
Berce cet enfant qui t'adore,  
Et qui depuis sa tendre aurore  
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde  
De ton élément gracieux,  
Afin qu'ici tout se réponde,  
Fit les cieux pour briller sur l'onde,  
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,  
Le jour pénètre ton flot pur,  
Et dans ta brillante carrière  
Tu sembles rouler la lumière  
Avec tes flots d'or et d'azur.



Aussi libre que la pensée,  
Tu brises le vaisseau des rois,  
Et dans ta colère insensée,  
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,  
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,  
De flots en flots l'oeil emporté  
Te suit en vain de plage en plage,  
L'esprit cherche en vain ton rivage,  
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce  
Fait trembler l'écho de tes bords,  
Ou sur l'herbe qui te repousse,  
Comme le zéphyr dans la mousse,  
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,  
Quand, sous mon timide vaisseau,  
Comme un géant qui s'humilie,  
Sous ce vain poids l'onde qui plie  
Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand, le zéphire  
Endormi dans tes antres frais,  
Ton rivage semble sourire  
De voir dans ton sein qu'il admire  
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand sur ma poupe  
Des festons de mille couleurs,  
Pendant au vent qui les découpe,  
Te couronnent comme une coupe  
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse  
Ton sein mollement agité,  
De voir, sous ma main qui la presse,  
Ta vague, qui s'enfle et s'abaisse  
Comme le sein de la beauté!

Viens, à ma barque fugitive  
Viens donner le baiser d'adieux;  
Roule autour une voix plaintive,  
Et de l'écume de ta rive  
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile  
Flotter ma nacelle à son gré,

Ou sous l'antre de la sibylle,  
Ou sur le tombeau de Virgile :  
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout, sur ta rive chérie,  
Où l'amour éveilla mon cœur,  
Mon âme, à sa vue attendrie,  
Trouve un asile, une patrie,  
Et des débris de son bonheur,

Flotte au hasard : sur quelque plage  
Que tu me fasses dériver,  
Chaque flot m'apporte une image;  
Chaque rocher de ton rivage  
Me fait souvenir ou rêver..

**Alphonse de Lamartine, *Nouvelles méditations poétiques***



## Aurore sur la Mer

Je te méprise enfin, souffrance passagère !  
J'ai relevé le front. J'ai fini de pleurer.  
Mon âme est affranchie, et ta forme légère  
Dans les nuits sans repos ne vient plus l'effleurer.

Aujourd'hui je souris à l'Amour qui me blesse.  
O vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,  
D'une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,  
O vent du large ! emporte à jamais les douleurs !

Emporte les douleurs au loin, d'un grand coup d'aile,  
Afin que le bonheur éclate, triomphal,  
Dans nos cœurs où l'orgueil divin se renouvelle,  
Tournés vers le soleil, les chants et l'idéal !

**Renée Vivien, *Etudes et préludes***



## Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

**Stéphane Mallarmé, *Vers et Prose***



## Caveau d'email

Au cyanure du soir se creuse la marée,  
Que des draps de satin ourlés d'enluminures,  
Couvrent de gouffres flous griffés d'éclaboussures,  
Où la voile arrachée épousera la fée.

L'ampélite de l'eau d'une lame effleurée  
Au souffle vagabond de rêves en boutures,  
Efface le dessin des profondes voussures  
Que le marin toisait de son âme apeurée.

Le silence invisible aux murmures des vagues,  
Hisse un velours de brume aux plis d'un catafalque,  
Dont les ganses de moire affranchissent les dagues.

Au premier franc frisson du bois qui se déchire,  
La nef et le marin, sous un papier de calque,  
Croquent l'éternité de la mer en délire.

**Francis Etienne Sicard, *Lettres de soie rouge***

## Cigüe

Je vous offre mon corps  
 Puisque mon cœur est gauche.  
 Lorsque vous quitterez le port,  
 Vous le fixerez en proue,  
 Les membres ouverts  
 À la lyre du Vent  
 Et à l'Éther.  
 Vous le fixerez en proue,  
 Tourné vers la mer.  
 Je vous offre mes rêves,  
 Car mon cœur pleure encore.  
 Lorsque vous quitterez la grève  
 Dans la nuit du mois D'août,  
 Laissez mes chimères,  
 A la lyre de Vent,  
 Et comme hier;  
 Dans la nuit du mois D'août  
 Menées la galère.  
 Je vous laisse le silence  
 Sous des roses fanées.  
 Je laisse en essence  
 Toute l'ambre dorée.  
 Et pas un voyage, pas un de plus,  
 Ne saura jamais  
 Que l'automne de ma vie  
 Fut celui où je songeais encore,  
 Sous les cieus enfumés,  
 À justifier  
 Les inconscients,  
 Certes,  
 Mais nombreux remords  
 De mon esprit embrumé.

*Guillaume Dufour*

## Devant la mer, un soir

Devant la mer, un soir, un beau soir d'Italie,  
 Nous rêvions... toi, câline et d'amour amollie,  
 Tu regardais, bercée au cœur de ton amant,  
 Le ciel qui s'allumait d'astres splendidement.

Les souffles qui flottaient parlaient de défaillance ;  
 Là-bas, d'un bal lointain, à travers le silence,  
 Douces comme un sanglot qu'on exhale à genoux,  
 Des valse d'Allemagne arrivaient jusqu'à nous.

Incliné sur ton cou, j'aspirais à pleine âme  
 Ta vie intense et tes secrets parfums de femme,  
 Et je posais, comme une extase, par instants,  
 Ma lèvre au ciel voilé de tes yeux palpitants !

Des arbres parfumés encensaient la terrasse,  
 Et la mer, comme un monstre apaisé par ta grâce,  
 La mer jusqu'à tes pieds allongeait son velours,  
 La mer...

... Tu te taisais ; sous tes beaux cheveux lourds  
 Ta tête à l'abandon, lasse, s'était penchée,  
 Et l'indéfinissable douceur épanchée  
 À travers le ciel tiède et le parfum amer  
 De la grève noyait ton cœur d'une autre mer,

Si bien que, lentement, sur ta main pâle et chaude  
 Une larme tomba de tes yeux d'émeraude.  
 Pauvre, comme un enfant tu te mis à pleurer,  
 Souffrante de n'avoir nul mot à préférer.

Or, dans le même instant, à travers les espaces  
 Les étoiles tombaient, on eût dit, comme lasses,  
 Et je sentis mon cœur, tout mon cœur fondre en moi  
 Devant le ciel mourant qui pleurait comme toi...

C'était devant la mer, un beau soir d'Italie,  
 Un soir de volupté suprême, où tout s'oublie,  
 Ô Ange de faiblesse et de mélancolie.

**Albert Samain, *Le chariot d'or***

## Equilibre fuyant

J'avance lentement  
 Sous un soleil écrasant  
 Mes pieds, plus lourds à chaque pas,  
 S'enfoncent inlassablement  
 Dans le sable liquide.

Et je ne vois que des champs couverts de neige  
 Que des dimanches matins heureux  
 Dans mes montagnes fraîches et splendides.

La vieille dame m'avait dit un jour  
 Que le bonheur est dans le mouvement  
 Dans la fluidité entre deux étapes, deux états  
 Et nulle part ailleurs.

Devant moi, toujours, mon enfance  
 L'air chargé de sel, porté par le vent  
 Ces milliers d'étincelles dans l'eau  
 Ces milliers de pensées insaisissables  
 Et le son des galets brassés par les vagues  
 Qui me bercera jusqu'à l'infini.

**Jules Delavigne, *Conclusions***



**Eté**

Eté  
à la robe bruissante de bleu  
pose l'émeraude de son regard  
sur le carrosse d'or éphémère  
qui nous attend  
passants lumineux  
pour un voyage insouciant  
dans la saison  
ou la royauté  
privilège du mystère  
est maintenant une couronne solaire  
posée  
sur nos vies humbles

**Kamal Zerdoumi**

## Étoile de la mer

Et de vaisseaux, et de vaisseaux,  
 Et de voiles, et tant de voiles,  
 Mes pauvres yeux allez en eaux,  
 Il en est plus qu'il n'est d'étoiles ;

Et cependant je sais, j'en sais  
 Tant d'étoiles et que j'ai vues  
 Au-dessus des toits de mes rues,  
 Et que j'ai vues et que je sais ;

Mais des vaisseaux il en est plus,  
 – Et j'en sais tant qui sont partis –  
 Mais c'est mon testament ici,  
 Que de vaisseaux il en est plus ;

Et des vaisseaux voici les beaux  
 Sur la mer, en robes de femmes,  
 Allés suivant les oriflammes  
 Au bout du ciel sombré dans l'eau,

Et de vaisseaux tant sur les eaux  
 La mer semble un pays en toile,  
 Mes pauvres yeux allez en eaux,  
 Il en est plus qu'il n'est d'étoiles.

**Max Elskamp, *Salutations, dont d'angéliques***

**Nocturne**

Ô mer, toi que je sens frémir  
A travers la nuit creuse,  
Comme le sein d'une amoureuse  
Qui ne peut pas dormir ;

Le vent lourd frappe la falaise...  
Quoi ! si le chant moqueur  
D'une sirène est dans mon cœur –  
Ô cœur, divin malaise.

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir  
Personne qui vous plaigne...  
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,  
Il s'est mis à pleuvoir.

**Paul-Jean Toulet, *Contre-rimes***

## Oceano Nox

Oh ! combien de marins, combien de capitaines  
 Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
 Dans ce morne horizon se sont évanouis ?  
 Combien ont disparu, dure et triste fortune ?  
 Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
 Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?

Combien de patrons morts avec leurs équipages ?  
 L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages  
 Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !  
 Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,  
 Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;  
 L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !  
 Vous roulez à travers les sombres étendues,  
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus  
 Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,  
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève  
 Ceux qui ne sont pas revenus !

On demande » Où sont-ils ? Sont-ils rois dans quelque île ?  
 Nous ont' ils délaissés pour un bord plus fertile ? »  
 Puis, votre souvenir même est enseveli.  
 Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.  
 Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire,  
 Sur le sombre océan jette le sombre oubli

On s'entretient de vous parfois dans les veillées,  
 Maint joyeux cercle, assis sur les ancres rouillées,  
 Mêle encore quelque temps vos noms d'ombre couverts,  
 Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,  
 Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures  
 Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.  
 L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?  
 Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,  
 Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,  
 Parlent encore de vous en remuant la cendre  
 De leur foyer et de leur coeur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,  
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre  
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,  
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,  
Pas même la chanson naïve et monotone  
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?  
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !  
Flots profonds redoutés des mères à genoux !  
Vous vous les racontez en montant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir, quand vous venez vers nous...

**Victor Hugo, *Les rayons et les ombres***

**Amers**

Que c'est une chose agréable  
 D'être sur le bord de la mer,  
 Quand elle vient à se calmer  
 Après quelque orage effroyable  
 Et que les chevelus tritons,  
 Hauts sur les vagues secouées,  
 Frappent les airs d'étranges tons  
 Avec leurs trompes enrouées,  
 Dont l'éclat rend respectueux  
 Les vents les plus impétueux !

Tantôt l'onde, brouillant l'arène,  
 Murmure et frémit de courroux,  
 Se roulant dessus les cailloux  
 Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne.  
 Tantôt, elle étale en ses bords,  
 Que l'ire de Neptune outrage,  
 Des gens noyés, des monstres morts,  
 Des vaisseaux brisés du naufrage,  
 Des diamants, de l'ambre gris,  
 Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,  
 Elle semble un miroir flottant,  
 Et nous représente à l'instant  
 Encore d'autres cieus sous l'onde ;  
 Le soleil s'y fait si bien voir,  
 Y contemplant son beau visage,  
 Qu'on est quelque temps à savoir,  
 Si c'est lui-même ou son image ;  
 Et d'abord il semble à nos yeux,  
 Qu'il s'est laissé tomber des cieus.

**Saint John Perse, *Amers***

**Océanothérapie**

Les particules d'eau se collent à la peau  
regorgent d'abstraction  
Cette sensation de fluidité intrinsèque à chaque atome  
perpète la cénesthésie créative des neuf premiers mois  
L'imaginaire se berce dans la pensée  
se concentre sur la caresse du geste répété  
se laisse flotter comme un objet éloigné de tout  
C'est ainsi que je survis  
sur une île de bonheur submergée par les ondes  
Je regarde le monde à travers ce voile  
le seul que je peux supporter  
je constate sa beauté et mon indifférence  
ses couleurs se font de plus en plus intenses  
mes yeux sont aveuglés par la tendre tempête

**Sybillé Rembard, *Beauté fractionnée***

## Sardines à l'huile

Dans leur cercueil de fer-blanc  
 plein d'huile au puant relent  
 marinent décapités  
 ces petits corps argentés  
 pareils aux guillotins  
 là-bas au champ des navets !  
 Elles ont vu les mers, les  
 côtes grises de Thulé,  
 sous les brumes argentées  
 la Mer du Nord enchantée...  
 Maintenant dans le fer-blanc  
 et l'huile au puant relent  
 de toxiques restaurants  
 les servent à leurs clients !  
 Mais loin derrière la nue  
 leur pauvre âmette ingénue  
 dit sa muette chanson  
 au Paradis-des-poissons,  
 une mer fraîche et lunaire  
 pâle comme un poitrinaire,  
 la Mer de Sérénité  
 aux longs reflets argentés  
 où durant l'éternité,  
 sans plus craindre jamais les  
 cormorans et les filets,  
 après leur mort nageront  
 tous les bons petits poissons !...

Sans voix, sans mains, sans genoux  
 sardines, priez pour nous !...

**Georges Fourest**



**Théâtre humain... déchu**

Marais salants de nuages resplendissants sur le phare  
Je me rapproche, je touche, je goûte  
Les algues ont obscuré l'avancée des crabes  
vivants sous les rochers domptés par la marée haute.  
La mousse des vagues m'agglutine  
l'air saumâtre me chavire  
je me sens de nouveau seule.  
Pourquoi ?  
J'espérais trouver une réponse dans cette île  
à la grandeur du théâtre humain.  
Je pensais voir des baleines  
il n'y en a point.  
Tu as à nouveau tout détruit  
Tu n'as pas su garder la stupeur  
de l'âme écarquillée devant la vie.  
Malheur à toi!

**Sybille Rembard**

## Venise

Dans Venise la rouge,  
 Pas un bateau qui bouge,  
 Pas un pêcheur dans l'eau,  
 Pas un falot.

Seul, assis à la grève,  
 Le grand lion soulève,  
 Sur l'horizon serein,  
 Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,  
 Navires et chaloupes,  
 Pareils à des hérons  
 Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,  
 Et croisent dans la brume,  
 En légers tourbillons,  
 Leurs pavillons.

La lune qui s'efface  
 Couvre son front qui passe  
 D'un nuage étoilé  
 Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse  
 De Sainte-Croix rabaisse  
 Sa cape aux larges plis  
 Sur son surplis.

Et les palais antiques,  
 Et les graves portiques,  
 Et les blancs escaliers  
 Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,  
 Et les mornes statues,  
 Et le golfe mouvant  
 Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes  
 Aux longues hallebardes,

Qui veillent aux créneaux  
Des arsenaux.

Ah ! maintenant plus d'une  
Attends, au clair de lune,  
Quelque jeune muguet,  
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,  
Plus d'une qui se pare,  
Met devant son miroir  
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,  
La Vanina pâmée  
Presse encor son amant,  
En s'endormant ;

Et Narcissa, la folle,  
Au fond de sa gondole,  
S'oublie en un festin  
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,  
N'a son grain de folie ?  
Qui ne garde aux amours  
Ses plus beaux jours ?

Laissons la vieille horloge,  
Au palais du vieux doge,  
Lui compter de ses nuits  
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,  
Sur ta bouche rebelle  
Tant de baisers donnés...  
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,  
Comptons les douces larmes,  
Qu'à nos yeux a coûté  
La volupté !

**Alfred de Musset**

**Vogue**

Au loin ...la mer du nord

Adossée au littoral  
la foule défile dans un flot bruyant,  
entre remous et repos.

Sous le soleil  
renaissent les sourires.  
Sur la digue,  
se brisent les souvenirs,  
rêves apaisants  
bercés par l'écume vibrante.

Chahuté par le vent,  
Le temps n'est plus alors rien  
Figé en une saison  
dont le sable est le témoin.

**Nadia Ben Slima**

## La mer ressemble à ton amour

La mer ressemble à ton amour, sa couleur change au gré des jours  
 Mais dans son âme elle est la même, elle est fidèle à ceux qui l'aiment  
 Elle a le temps pour paysage, elle est le but et le voyage  
 Elle se nourrit de liberté, de l'espace et d'éternité

Entre ses digues, entre ses rives, elle n'est jamais vraiment captive  
 Elle veut sentir qu'on la désire, elle s'avance, et puis se retire la plus belle  
 Il faut la conquérir toujours... La mer ressemble à ton amour

Elle a des vagues de tendresse qui m'épousent et qui me caressent  
 Elle s'abandonne autour de moi pour rejaillir entre mes doigts  
 Elle me berce et elle me chavire, elle m'emporte comme un navire  
 Elle me pousse à prendre le vent vers le large et les océans

Je ne sais plus où elle s'achève, elle est plus vaste que mon rêve  
 Son horizon et ses frontières font déjà le tour de la Terre  
 Elle est profonde et transparente, aussi pure aussi apaisante  
 Que ton regard à mon cœur lourd... La mer ressemble à ton amour

Elle vit des drames et des naufrages en rapportant jusqu'au rivage  
 Les souvenirs qu'elle a sauvés des profondeurs de son passé  
 Elle a parfois dans ses reflets tant de regards et de regrets  
 Qu'elle va noyer son amertume derrière un grand rideau de brume

Elle vient se perdre entre les dunes, habillée de rayons de lune  
 Ouvrir son âme à son chagrin, verser des larmes entre mes mains  
 Au soleil après la tempête, elle se rassemble et elle s'apprête  
 Elle avance encore et toujours... La mer ressemble à ton amour

Lorsque la nuit déploie ses ailes, je suis encore amoureux d'elle  
 Peut-être un jour, si je m'y noie, me prendra-t-elle entre ses bras  
 Mais si je plonge en solitaire dans l'océan de tes yeux verts  
 Quand je m'y baigne jusqu'au jour... La mer ressemble à ton amour  
 Ai-je assez d'une vie pour en faire le tour ?

"Ô mer, tu es la mort et la vie tout ensemble", écrit Dara Sekulic, née en Bosnie-Herzégovine. Pour Saint John Perse " le sel de la terre est aussi le sel de la mer" Michelet considère la mer comme "une force de vie et presque une personne". Semblable à nous, elle est en même temps la figure de l'Autre, de l'altérité sans laquelle il n'existe pas de sujet. Elle représente le grand Tout, la "matrice universelle", mais aussi ce avec quoi l'on ne peut communier autrement que par la pensée et la poésie car la barrière entre les deux éléments "sépare irrémédiablement les deux mondes". Écoutons la voix des poètes de la mer tout autour du monde...

Tout, dans la vie maritime, invite au rêve, à l'imagination, à l'oubli, à l'ivresse des embruns, au drame des départs et des naufrages. De la terre où nous vivons, où nous habitons, où nous rêvons, d'un sémaphore, du haut d'une falaise, le long d'une plage, la mer, par son horizon infini, toujours reculé, l'ampleur de sa respiration, la violence ou la sérénité de sa houle, n'est pas un décor quelconque, mais la présence complémentaire à la terre, de l'illimité.

### **Quelques anthologies :**

*La mer en poésie*, Pierre Marchand et Vincent Besnier, Gallimard jeunesse, 1998.

*Poètes de la mer*, Charles le Goffic, La Table ronde, 1999.

*La proximité de la mer*, Jorge Luis Borges, NRF, 2010.

*Cent poèmes de la mer*, Albine Novarino-Pothier Michel Maïofiss, Presses de la Cité, 2005.

*D'une mer à l'autre*, Béatrix Delarue, Edilivre-Aparis, 2015.

*Haïkus du bord de mer*, collectif, Moundarren, 2004.

### **Pour d'autres poèmes sur ce thème sur la toile :**

Anthologie proposée par la BNF à l'occasion de son exposition virtuelle sur la mer :

<http://expositions.bnf.fr/lamer/cabinet/anthologie/bibliotheque/index.htm>

Site consacré à la poésie française :

<http://www.poesie-francaise.fr/poemes-mer>

Site consacré aux poètes, aux poèmes (dont de nombreux enregistrements de lecture de poèmes) :

<http://www.poetica.fr/categories/mer>

Le Dico des poèmes propose une sélection de 153 poèmes sur la mer :

<http://www.dico-poesie.com/poemes.php?mot= Mer>